

GÉRARD LUTTE

« On ne fait jamais *rien seul* »

À 84 ans, Gérard Lutte revient sur ses longues années passées aux côtés des jeunes de la rue en Italie, puis au Guatemala. Ce religieux salésien, ancien professeur de psychologie dans deux universités de Rome, n'a jamais cessé de se mouiller, sur le terrain, en bousculant ses certitudes.



Né en 1929 à Genappe, aîné d'une famille de quatre enfants et voisin immédiat de cinq cousines et cousins germains, le garçon rebelle que vous étiez, et que vous êtes resté, a bénéficié de l'exemple de ses parents et de la vie en bande.

– Mes parents s'entendaient parfaitement. Ils aimaient leurs enfants, respectaient leur liberté et leur autonomie. Ils donnaient surtout l'exemple d'une vie chrétienne au service des autres. Aux côtés de ma mère, plus réservée, mais très attentive et très aimante, mon père, de profession imprimeur, éprouvait une tendresse pour les pauvres qui m'a marqué. Je le respecte aussi pour son engagement dans la résistance contre la dictature, le nazisme et le fascisme auquel j'ai été associé comme porteur de courriers. Tout ça a été la base de mon existence. À cela s'ajoutent mes années de louveteau et de scout avec tout l'idéal du service au plus faible que prône ce mouvement. J'ai aussi fait partie de la Jeunesse Étudiante Chrétienne (JEC) et côtoyé la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (JOC), dont ont fait partie des cousins et, plus tard, des amis prêtres comme Ernest Michel. Dès la sixième primaire et avant de connaître certains doutes, je voulais déjà devenir missionnaire salésien. C'était après une rencontre avec le père Gilson de Liège, qui m'a touché plus que le clergé paroissial. Devenu interne chez les salésiens à Tournai, je me suis senti attiré par le système de ces disciples de don Bosco basé sur la raison, l'affectivité et l'amitié, des principes qui m'ont très fort marqué dans l'approche des autres.

– Vous avez ensuite eu un parcours d'études assez impressionnant...

– Entré chez les salésiens, à la grande joie de mon père, j'ai fait des études de pédagogie à Leuven, tout en fréquentant le patro de Grez-Doiceau, les dimanches. Ordonné en 1957, j'ai poursuivi des études de théologie à l'Université salésienne de Turin. Puis, à ma grande surprise et à mon grand désespoir, on m'a envoyé terminer mes études de pédagogie dans cette même université transférée à Rome, pour ensuite y devenir professeur de psychologie des jeunes, tâche pour laquelle j'ai fait un an de spécialisation à Cologne. Très vite, j'ai demandé à avoir un engagement pastoral à Prato Rotondo, bidonville voisin de l'université, plutôt qu'en milieu bourgeois, alors que se développent les

remises en question des années 1960 et que je n'appartiens pas aux prêtres catholiques italiens viscéralement anti-communistes. Cela m'a fortement marqué.

– Étant à Rome au moment du concile Vatican II, qu'en reprenez-vous ?

– Surtout une immense espérance aux contacts des Pères conciliaires comme notre cardinal Suenens et le cardinal chilien Silva Henriquez, ainsi que d'experts comme Yves Congar, Marie-Dominique Chenu et le théologien de la libération Julio Girardi. C'est vraiment une période pendant laquelle l'Église retourne à l'Évangile. Mais pour moi, le facteur principal de ces années-là est la rencontre avec les pauvres. C'est une révélation, un choc que je compare modestement au chemin de Damas et au rejet de certitudes. En faisant ce travail parmi des gens souvent sans logements, le religieux salésien que je suis est arrivé à quelque chose de fondamental, à savoir la vision économique et politique. Je me

« Il n'y a pas de révolution sans changements de cœurs et de mentalités. »

suis rendu compte qu'il y avait des secteurs importants de l'Église de Rome, dont des congrégations religieuses, qui participaient activement à la spéculation foncière et immobilière. Et n'étant pas habitué à cacher les choses, à me taire, j'ai dit que c'était inacceptable. On m'a alors demandé de quitter l'université salésienne et de rentrer en Belgique. Mais moi, je continuais à penser que ma fidélité à l'Évangile consistait à rester avec les pauvres en ces années de luttes sociales. D'autant que nous étions proches d'obtenir des habitations décentes pour ces gens-là, comme pour la fille de cet ouvrier mourant d'un cancer et qui a construit des maisons pour les autres durant toute sa vie. Mon père, qui me suivait de près m'a dit : *'Si tu quittes les pauvres, tu es un traître. Ton devoir est de rester'*. Le soutien de mes parents dans ces moments difficiles a été très important.

– Et vous les avez écoutés ?

– J'ai donc décidé de vivre à Rome, parmi les habitants du quartier de La Magliana, au cœur d'une communauté avant tout humaine. Ses membres étaient éloignés

de l'Église et votaient pour le parti communiste. Mais nous avions des objectifs communs. Nous organisons l'école, l'école de devoirs, l'école du soir, selon la tradition salésienne. On donnait de l'importance à l'éducation et à l'instruction, mais avec en plus la dimension de l'engagement social et politique, celle du « nous », parce qu'on ne fait jamais rien tout seul.

– À partir de 1975, vous enseignez durant trente ans à l'Université de Rome. Mais toujours avec le souci du concret, du terrain...

– Oui, l'enseignement lié à la pratique devient pour moi une passion, parce que l'expérience de vie dans un bidonville m'a amené à considérer la psychologie comme liée à la libération des jeunes, spécialement des jeunes les plus marginalisés ou handicapés. J'ai préparé mes cours avec des élèves, en dialoguant avec ceux-ci, à partir de leurs expériences. Des deux côtés, nous sommes enseignants et enseignés. C'est ça le véritable enseignement, celui qui amène les gens à découvrir ce qu'ils sont. Parallèlement, j'ai participé aux communautés de base d'Italie et à la fondation de leur revue. J'ai aussi connu quelques démêlés avec la police, qui a tenté de me réexpédier en Belgique.

– Le Nicaragua s'est ensuite révélé à vous...

– En 1983, grâce à Girardi, j'ai fait la découverte au Nicaragua de la révolution sandiniste à travers des séjours prolongés et la participation à un projet de bourses d'études dans ce pays d'Amérique centrale. Je le répète, on ne fait rien tout seul... Au Nicaragua, on assistait alors à une révolution de jeunes marginalisés et exploités, menée avec l'appui de chrétiens appartenant aux communautés de base. C'était une confirmation de la théorie développée comme « enseignant-enseigné », à savoir que les jeunes privés de droits sont aussi capables de se libérer. Malheureusement, à la suite de l'opposition des États-Unis, cette révolution a connu la militarisation. De plus, la corruption s'est développée dans les rangs des leaders révolutionnaires qui s'éloignaient du peuple. Toutefois, au Nicaragua, si Daniel Ortega est devenu un président socio-démocrate, il reste aujourd'hui encore quelque chose de la révolution, à travers une solidarité à la base, parmi la population. Et il n'y a pas de bandes armées comme dans d'autres pays voisins.

– *Comment en êtes-vous venu à vivre avec les jeunes de la rue au Guatemala ?*

– Lors d'un séminaire de psychologie tenu à l'Université de Rome, j'ai proposé d'aller faire une enquête en recueillant des récits de vies parmi les jeunes de la rue de Guatemala Ciudad. J'y ai découvert des filles et des garçons victimes de violences intrafamiliales et d'injustices, mais qui étaient capables de réagir, de s'organiser et d'exprimer entre eux une solidarité. Le souci, c'était que les institutions qui s'occupaient d'eux ne les faisaient pas participer aux décisions. Il fallait donc leur proposer quelque chose d'autre. On a commencé à même la rue, sans structure, pour tenter d'abord de changer le fonctionnement de certaines institutions. Ensuite seulement, on a pu fonder le MOJOCA, mouvement autogéré par les jeunes de la rue et concevoir des programmes d'actions. Cela m'a amené à remettre ma vie en question radicalement. Moi, professeur d'université, spécialiste de la psychologie de l'adolescence et ayant travaillé pour un changement de société, j'ai découvert que pour ces jeunes, l'essentiel, ce n'étaient pas les biens matériels, mais l'amitié. J'ai trouvé là ce que je cherchais depuis longtemps, un peu comme cette inaccessible étoile du don Quichotte de Jacques Brel qui guide ma vie, qu'il m'arrive de perdre de vue ou que je préfère parfois ne pas voir !

– *La situation pour ces jeunes est-elle meilleure, aujourd'hui ?*

– Dans un pays pourtant sorti d'une longue et ô combien meurtrière guerre civile, je crois que le gouvernement guatémaltèque ne fait rien pour eux. Alors qu'il y a de dix à quinze assassinats de jeunes par jour dans la capitale, je redoute des nettoyages de rues. D'une manière plus générale, le constat n'est pas optimiste. Les évêques du Guatemala ont publié en avril dernier une lettre à l'occasion du quinzième anniversaire de l'assassinat de l'un d'entre eux. L'enquête a retenu la responsabilité de l'armée et des groupes armés dans la violation des droits humains durant la guerre civile. Quinze ans plus tard, ces évêques déclarent que ce message reste d'une brûlante actualité, que les causes du conflit n'ont pas été abolies, que les accords de paix n'ont pas été respectés et qu'il y a des assassinats systématiques des leaders et des jeunes. C'est une situa-

tion véritablement explosive. Dès le lendemain de la condamnation d'un ancien président, qui aurait pu marquer la fin de l'impunité, le conseil constitutionnel avait déjà annulé la décision. Il y a même à présent toute une campagne contre tous les défenseurs des droits humains, les associations indigènes et les ONG. Tous sont présentés comme des terroristes. D'autres sont aussi visés, photos et listes à l'appui : tels archevêque et évêque, OXFAM, les ONG catholiques étrangères en charge des actions de carême dans

« À travers le MOJOCA, nous essayons de survivre, de fournir à des jeunes une éducation et un travail solidaire, mais aussi de créer une communauté sans violence, basée sur l'amitié. »

divers pays de l'hémisphère Nord. Dans le même temps, des commandos de la mort sévissent toujours et il y a un important trafic de drogues. Cependant, parce qu'il ne touche pas aux intérêts financiers des multinationales qui dévastent le pays, le MOJOCA n'est pas directement menacé, mais bien, par contre, les associations populaires avec lesquelles il collabore. Bref, le Guatemala est dans une situation extrême qui pourrait bien s'étendre sur le plan mondial et qui n'est pas étrangère à la dictature de la finance spéculative. On le voit dans les pays du sud de l'Europe, avec tous les dégâts que cela cause chez les jeunes. En attendant, à travers le MOJOCA, nous essayons de survivre, de fournir à des jeunes une éducation et un travail solidaire, mais aussi de créer une communauté sans violence, basée sur l'amitié, sur la compréhension des adversaires et l'espoir de voir ceux-ci changer. C'est un défi difficile car ces jeunes ne connaissent que la brutalité.

– *Justement, comment vous y prenez-vous ?*

– Notre démarche s'apparente à un cheminement spirituel, à mettre en lien avec une lecture de la parabole du Bon Pasteur : chaque jeune, chaque éducateur doit devenir un bon pasteur ou une bonne bergère. C'est le cas de cette jeune femme qui, sortie de la violence, est devenue responsable de maison. Elle accepte d'exécuter des corvées utiles à la

vie en communauté, comme le nettoyage des toilettes, parce qu'elle veut montrer l'exemple à ses compagnes et compagnons. Le plus important dans notre démarche, ce n'est pas d'avoir trois maisons, des ateliers, une école, mais bien le cheminement de chacune et de chacun. Il n'y a pas de révolution sans changement des cœurs et des mentalités, sans formation et sans travail sur le terrain. Bien sûr, quand on voit l'évolution du monde, on pourrait être découragé ! Mais il y a en Belgique, en Italie, au Guatemala et ailleurs, beaucoup de gens qui se remuent pour changer les choses et pour partager. Face aux entreprises des puissants qui exploitent et qui menacent l'existence de la terre et de l'humanité, il existe des projets porteurs d'amour. Et je crois que la vie aura le dernier mot.

– *Qu'attendez-vous du nouveau pape venu d'Argentine ?*

– Depuis son élection, le pape François dit et répète des choses surprenantes et encourageantes. Il invite l'Église à aller dans les périphéries. En affirmant que l'Église, ce sont les pauvres, il se rapproche de la théologie de la libération et, plus fondamentalement encore, du message de libération et de fraternité universelle. Il faut donc espérer le voir passer à l'action et donner des directives pour promouvoir la justice. Mais on doit surtout espérer que l'Église et les communautés qui la forment connaissent une vie de partage, d'amour et d'amitié.

Propos recueillis par Jacques BRIARD

Des jeunes veulent (s) en sortir – Métamorphoses au bidonville de Guatemala Ciudad, article paru dans L'appel en octobre 2011.

Pour en savoir plus sur le MOJOCA (avec documents et vidéos) : <http://amistrada.net>



Gérard LUTTE, *Les enfants de la rue au Guatemala – Princesses et rêveurs*, Paris, L'Harmattan, 1997. Prix : 21,90 € -10 % = 19,71 €.

Gérard LUTTE, *De la religion à l'évangile. Jeunes chrétiens révolutionnaires au Nicaragua*, Bruxelles, Vie Ouvrière, 1989. Prix : 21,90 € -10 % = 19,71 €.